

L. D'ASCO
RÉDACTEUR EN CHEF

L. D'ASCO
RÉDACTEUR EN CHEF

ABONNEMENTS

France... UN AN Fr. 12
Étranger... 18

On reçoit les abonnements de UN AN,
TROIS et SIX mois sans frais
dans tous les Bureaux de Poste.

LES ANNONCES ET RÉCLAMES
sont exclusivement reçues
à l'Agence V. FOURNIER

LA BAVARDE

Journal d'indiscrétions, littéraire, satirique, mondain, théâtral, financier

PARAISSANT LE JEUDI A PARIS ET LYON ET LE VENDREDI EN PROVINCE

Mieux est de ris que de larmes escrire,
Pour ce que rive est le propre de l'homme.
François RABELAIS.

Tous les Bureaux de Poste reçoivent les
abonnements à la Bavarde.

ABONNEMENTS
France... UN AN Fr. 12
Étranger... 18
On reçoit les abonnements de TROIS
et de SIX mois.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
Paris et Province : 60, faubourg
Saint-Martin.

Lyon : vente en gros, 35, rue Thomassin,
boîte, place des Terreaux, 6, à Lyon.

UN SÉNATEUR SOUS SCÉLLÉS

Tirage justifié
60.000 BUMP.

A NOS LECTEURS

L'importance toujours croissante de la
BAVARDE, notre tirage de jour en jour
plus considérable nous obligent à changer
de local et à nous munir de bureaux plus
importants au centre de Paris.

La BAVARDE abandonne Mont-
martre, cette colline fameuse à cause
de sa basilique naissante sœur de Four-
croy et de son immortel Moulin de la
Galette, pour aller planter sa tente au
centre de Paris.

60, FAUBOURG ST-MARTIN, 60
(près de la Porte Saint-Martin)

Malgré les attaques véhémentes de cer-
tains reptiles dont nous dédaignons les con-
torsions, malgré les petites tartines au
vin rouge dont nous gratifions de temps en
temps certaines petites feuilles que nous
avons la générosité de ne pas nommer, la
BAVARDE grandit et continue sa route
haute, le poing sur la hanche en vraie
Gauloise fille de Rabelais, riant de tout
flagellant tous les ridicules et tous les
vices.

Née à Lyon, elle se rappelle la fameuse
déesse de cette cité :

Je suis le Lyon qui ne mord point
Si non quand l'ennemi m'a pincé
Bonne fille, elle n'attaque personne,
Mais sait, du bec et de la plume, se dé-
fendre vaillamment quand on l'attaque.
Son œuvre prospère. Elle s'en réjouit.
Elle poursuit son but en s'esclaffant et
en secouant ses grelots. Là-bas tantôt
qu'elle, elle sera la toujours joyeuse et la
toujours ébouillante.

Que le faubourg Saint-Martin se ré-
jouisse et que Montmartre pleure.

LA RÉDACTION

UN SÉNATEUR SOUS SCÉLLÉS

Qui donc ose affirmer que Sénat vient
de Sémite? Je prétends que c'est la plus
affreuse calomnie qu'on puisse inventer
pour baffouer une honorable corpora-
tion.

Jusqu'ici nous nous sommes repré-
sentés les sénateurs comme des vieillards sur-
rés et ridicules, bons tout au plus à jeter
des bâtons dans les roues du char que
les députés font verser sur divers che-
mins plus ou moins effondrés; nous nous
somme figurés que les sénateurs étaient
de vieux meubles dignes d'être relégués
dans un hospice reculé, d'antiques por-
cues le long desquelles les araignées
du gâtisme avaient tendus leurs toiles;

Des journalistes très hardis nous les
ont montrés comme de grotesques boss-
hommes prisant radotant, ayant force
rhumatismes, ayant grand-peine à aligner
quelques idées et tout à fait incapables
d'augmenter le nombre des naissances
toujours décroissant en France. Tout cela
est faux, archifaux, l'histoire d'hier le
prouve surabondamment.

Je sais bien que le Sénat possède
Victor Hugo qui s'est déclaré incapable d'é-
teindre les flammes des deux plus char-
mantes mormones que possède l'Amé-
rique, mais cela prouve-t-il que tous les
sénateurs aient le cœur aussi profondé-
ment gelé que notre grand barde nation-
al? Assurément non. Des gens, pour je ne
sais quel motif ont voulu démolir cette
noble institution et pour arriver à leur
but, ils ont inventé les mensonges les
plus horribles. Ils ont remué la poussière
de l'histoire, ont rappelé qu'à Rome, à
Sparte, à Athènes, on choisissait les cy-
clopes les plus ramolis pour en faire
des sénateurs, puis, triomphalement ils se
sont écriés : Le palais du Luxembourg
est devenu un hospice de vieillards!

Français mes frères, vous avez eu tort.
Le Sénat est plus jeune qu'on ne le pense
il a bon pied, bon œil et le cœur ardent
s'il lui manque quelques dents, si ses che-
veux ont atteint la période poivre et sel,
il n'en est pas moins vigoureux pour cela.
C'est chez lui que Cupidon recruta ses
plus vaillants combattants. Parce que M.
Baudry-d'Asson fait beaucoup de bruit et
que Clément Hugues se fait expulser
de son domicile, cela ne prouve rien au
monde, Baudry-d'Asson ne donne de

l'éperon que dans le flanc de ses pur-
sang et le cheveu poète ne courtise que
la Muse. Clovis Hugues qui semble porter
tout le soleil du midi dans son cœur se
soccie d'Eros comme d'un vers faux et
Cassagnac à bien d'autres petits lutins à
fonetter. A force d'aller se disputer dans
cette chambre sans lit, messieurs les
députés ont oublié qu'ils en avaient un
dans la leur. Ils ont préféré les caresses
stériles de la politique aux saines joies
du pot au feu familial et aux ivresses tur-
bulentes des passions irrégulières. Seul
le Sénat est resté sur la brèche. On l'ac-
cuse d'impuissance et de paralysie. On le
ridiculise sur tous les tons; on lui repro-
chait d'avoir désappris les joyeuses
chansons de sa jeunesse, de ne plus voir
que ses chambrières avaient les jupes
fraîches et que Paris est plein de jupes
fraîches qui ne demandent qu'à user leur
lard au contact d'autres jupes. Il s'est ré-
volté. L'épée haute, il s'est rué à l'as-
saut de la citadelle de cythère. Il a vai-
lamment fait son devoir de galant
homme.

Connaissez-vous Sapho? Singulière
question à lez-vous dire.

Quelques-uns même, malicieux qui
voient toujours le bout de l'oreille où
elle n'est pas, chercheront à découvrir
quelque croustillante histoire à l'adresse
des deux croustillants. Qu'on se rassure
ils perdront leur temps. Qu'on se rassure
je n'ai nulle intention de jeter des
canharides dans la cuis-ne de ce jour-
nal. Copendant je renouvelle ma question :
Connaissez-vous Sapho?

La Sapho dont je parle est simple-
ment une toile ou une statue que tout Paris
a vu au salon; la poétesse blonde y est res-
présentée dans une pose très lascive, et
l'on croit voir flotter sur sa lèvres de cor-
raïl quelques vers passionnés à l'adresse
de quelque belle ingénue revenant du
bain. L'auteur de cette Sapho est une
femme; cette femme a un époux et
cet époux est sénateur. Voici l'histoire
en trois mots. Il est impossible d'être plus
catégoriquement transparent, tout en
gardant les limites de la plus parfaite dis-
crétion. Impossible de dire plus en disant
si peu!

Les sénateurs, comme nous tous, peuvent
bien qu'ils soient les êtres les plus in-
amovibles du monde, ne pas avoir la main
heureuse lorsqu'ils tirent au sort dans
l'urne capricieuse du mariage. La fée
qui préside à ces sortes de cérémonies est
la plus maladroite et la plus désagréable
personne qui soit. Elle se plaît à assem-
bler les types les plus différents, à unir
les caractères les plus incompatibles. Hier
irrévocablement les esprits les plus hété-
rogènes. Tel fut le cas d'hier d'aujourd'hui.
Après dix ans de bague conjugal il
s'évada de cette Nouvelle Calédonie où
il s'était exilé volontairement.

Ayant fait un très gros paquet de tous
ses préjugés, il prit le boulet qu'il s'était
mis au pied et lança le tout à la mer en
poussant un hurrah des plus frénetiques.
Débarassé de son incommode moitié au
prix d'une pension alimentaire. Il fit
un saut périlleux et se jeta corps et âme
dans la joyeuse existence de viveur.

On le vit parier où l'on s'amuse. Ayant
changé la coupe de ses vêtements celle
de sa barbe, s'étant retait une jeunesse
pleine de crânerie il fréquenta les cabarets
à la mode. On le vit dans les cabinets
particuliers, il rayait les glaces de restau-
rants en renom du diamant de sa bague,
il se fit une réputation immense d'effréné
coureur de ruelles et devint moins d'un
mois le plus féroce mangeur d'écrevisses
et le plus impétueux buveur de claret
de la capitale. La chance sourit souvent
à ces joyeux drilles qui sans se soucier
du monde, vont jetant leur gourme au gré
de leur fantaisie. Il entassa conquêtes sur
conquêtes, fit une consommation effrayante
de coeurs. C'était chaque jour
une nouvelle victoire à inscrire. Il triom-
phait toujours de son ennemi les plus ré-
calcitrants et plantait son étendard sur
tous les châteaux forts réputés impres-
nables.

Cependant un beau jour il se lassa de
cette vie exorbitante. Et fatigué d'être
volage il vint avec beaucoup de louis au
col déposer ce qui restait de son amour
aux pieds d'une princesse russe, polon-
naise ou montmartroise demeurant 30,
rue la Bruyère.

Le paradis est charmant, la dame est
une des plus ravissantes tendresses qui
soit de l'Occident à Bresta Street. Le bouidoir
est meublé avec un goût exquis; tout y
chante l'éternel poème amoureux, tout
depuis la psalme ornée de roses, jusqu'à
la plus récente invention de la mode.

Le paradis est charmant, la dame est
une des plus ravissantes tendresses qui
soit de l'Occident à Bresta Street. Le bouidoir
est meublé avec un goût exquis; tout y
chante l'éternel poème amoureux, tout
depuis la psalme ornée de roses, jusqu'à
la plus récente invention de la mode.

légères, jusqu'aux bibelots des étagères,
jusqu'aux estampes accrochées à la ta-
pissérie.

Il est impossible de ne pas oublier le
reste du monde lorsque le ciel vous envoie
dans un tel éden. Qui d'entre nous se sent
assez fort et assez sûr de lui-même pour
pouvoir dire : Je ne m'endormirais pas
dans les délices de cette nouvelle Cap-
poue!

Notre sénateur prit peu à peu l'habi-
tude d'y dormir plus ou moins toutes les
nuits, après les labeurs du Luxembourg
et s'y oublia si complètement qu'il omit
totalement de payer à son épouse la pen-
sion qu'il avait juré de lui servir. Peut-
être la pension en question se trouvait-
elle fortomment compromise dans la para-
disiaque retraite de la rue la Bruyère, les
polonaiss ont de si terribles dents.

Toujours est-il que l'auteur de sapho
ne voyant aucun facteur verdoyer à l'hor-
rizon et n'apercevant aucune lettre char-
gée de cachets rouges, se lassa de jouer à
la sour Anne.

Elle alla trouver les hommes de la loi
commissaires et juges de paix en les
prieant d'aller chercher les chausses de son
trop négligent époux.

Protestation, cris tout fut inutile. Le
mari après s'être déclaré inviolable sen-
tant l'odeur de la cire dont on allait sceller
la porte de sa belle se décida à l'ou-
vrir et se montra

Un procès-verbal à clos cette histoire
extrêmement comique.

Si j'étais M. Pailleron je bâtirais là-
dessus la plus fantasque et la plus hil-
lante comédie du monde. Cela s'appellerait
le Sénateur en bonnet de nuit et ce
serait du dernier bouffon. Durant cinq
actes je démontrerais amplement que les
sénateurs sont beaucoup plus inflama-
bles qu'on ne le pense généralement et
qu'ils sont toujours sensibles à une
jambe bien tournée et à un minois drôli-
chon.

Fort malheureusement pour mes con-
temporains, je ne suis pas l'auteur du
Monde où l'on s'ennuie. A défaut de la
pièce que je pouvais faire on aura du
moins, la petite comédie du tribunal qui
sera très drôle, j'en suis persuadé. La
première est proche et nous rirons notre
soûl, un sénateur avocat défendra le sé-
nateur prévenu. Tout le Paris des great-
attractions sera là.

Aux gourmands qui voudraient savoir
le nom du héros, je répondrai qu'il a
pour femme l'auteur de Sapho, qu'il est
l'un des plus jeunes sénateurs du Lan-
guedoc, et qu'il a dans la cervelle un peu de
ce soleil dont parle Paul Arène cet apolo-
giste des cigales.

Si cela ne leur suffit pas et s'ils sont
trop myopes pour lire à travers cette gaze
qu'ils aillent rue la Bruyère, ils y seront
regus très courtoisement je le leur
jure....

Cette petite polonaise est une de nos
plus psychotieuses horizontales.... et
d'une distinction.

L. d'Asco.

SARAH-BARNUM

Le grand succès du jour est ce livre
qui a déchâiné la furie de Sarah-Barnum.
Pour obliger nos lecteurs, nous le
ferons parvenir franco contre 3 fr. 50
en mandat-poste.

CARESSES

A Caroline la Marseillaise

Des parfums de mes lourdes tresses,
Mêlés au goût de mes baisers,
J'ai fait de savantes caresses
Pour les desirs inapaisés.

Aux suc des chardons bleus des dunes,
J'ai mêlés sous mes yeux ardents
Les froids rayons des violettes lues
Pris au froid émail de ses dents.

Et j'en ai fait un fier breuvage,
Un vin d'espérance et de vœux,
Un philtre amoureux et salvage
De la couleur de mes cheveux.

Mon cœur est l'orgueilleuse amphore,
Lui l'Apère vin lui tout et jour,
Lui l'attend, attendant la rouge aurore,
Où tu boiras, féru d'amour.

La coupe au vin de sa tête
Rajonné, et mes doigts mains

Dans l'espérance et dans la fièvre
Implorent les bleus lendemains.

Et tandis que blême j'écouté
Et fléchis au poids de l'affront,
Le vin débordé goutte à goutte
Et tu détournes, toi, le front.

Tu me dédaignes, mais prends garde,
Car la salamandre aux yeux verts
Est ma complice et te regarde,
Vieux magé implacable et pervers.

La salamandre est ma complice,
Et je sais vieillards soupçonneux,
La combe, où fleurit la mélisse,
La plante chère aux cœur haineux

Dans l'herbe folle et dans l'ivraie,
Ja sais quels sinistres avis
Le crapaud coasse à l'orfraie
Qu'une reine doit à suivre

Des parfums de mes lourdes tresses,
Mêlés au goût de mes baisers,
J'ai fait de savantes caresses
Pour les desirs inapaisés.

JEAN LORRAIN.

L'APPRENTIE

Son nom? Jeanne. Douze ans à peine. En
apprentissage déjà. Chez un plumassier. Des
plumes s'envole une poussière fine qui rend
poitrinaire parfois.

Chafouine maigrette, Jeanne a les pâles
couleurs, la chlorose habituelle des petites
parisiennes. Avec ça, ignorante, sans défense
contre la vice. Il faudrait à son corps, le jeu,
la vie libre, le grand air; à son âme, l'école.
La misère la condamne au travail. Pauvre
être!

La patronne de Jeanne, Mme Birodux,
doit à ses apprenties le logement, la nourri-
ture, le blanchissage, l'habillement, ses
apprenties en retour, lui doivent leur travail.
Voici comment sont octroyés, de part et
d'autre, les clauses de ce contrat :

Jeanne se lève en été à quatre heures et
demis. Il faut qu'à cinq elle soit jusqu'à
minuit au travail.

L'hiver, elle ne se lève qu'à jour. — Eco-
nomie de bouts de chandelles. — En revanche,
elle travaille jusqu'à deux heures du matin.

Elle a une tâche à remplir. Pour être sûre
qu'elle la fait, Mme Birodux l'oblige à
compter tout haut, au fur et à mesure, les
brins de plume qu'elle colle, surverrait de
fatigue.

Les jours de fête, le jour de Noël, par
exemple, Jeanne travaille comme d'habitude.

Tous les samedis soir, il faut qu'elle net-
toie à fond l'atelier, l'appartement, les cabi-
nets; qu'elle lave à grande eau par terre.
C'est elle encore elle qui va faire les commis-
sions, lave le linge. Pour la patronne, l'ap-
prentie est une bonne qui rapporte au lieu de
coûter.

Il est convenu que Jeanne sortira tous les
quinze jours. En fait, elle ne sort guère qu'une
fois par mois. Encore est-elle privée de sortie
assez souvent, quand sa patronne est mécon-
tente d'elle, — ou quand il y a de l'ouvrage
pressé, — vers on l'enferme avec une tâche
déterminée.

Les jours où elle sort, Jeanne n'a pas congé
complètement, il faut que le matin, avant de
s'en aller, elle abatte de la besogne au moins
pour quarante sous.

Aucun événement ne pourrait arracher
à Mme Birodux une sortie de plus que
celle qu'elle accorde avec tant de parcimonie.
Ainsi, le grand-père de Jeanne est mort;
Mme Birodux a bien été forcée de per-
mettre à l'enfant d'aller à l'enterrement. Mais
il a fallu qu'aussitôt le vieillard jeté dans la
fosse, Jeanne revint dare-dare à l'atelier rat-
traper le temps perdu.

Mme Birodux est imbue de cette théorie :
que le temps de ses apprenties est de l'argent
pour elle; aussi économise-t-elle ce temps le
plus possible.

En retour de ce travail, devant lequel un
nègre roulerait, quels avantages Jeanne
trouve-t-elle chez sa patronne? Voici :

Point d'heures fixes sur les repas. Les ap-
prenties mangent, non quand elles ont faim,
mais quand cela plaît à la patronne. La nour-
riture est ignoble. On est mieux nourri dans
les prisons. Pas de vin. On ne mange pas à sa
faim. Si Jeanne ose redemander du pain, Mme
Birodux la fustige d'un regard furibond
et lui coupe une tranche dérisoire. Aussi toutes
les fois que Jeanne a reçu de ses parents
quelques sous, ce n'est pas un ruban qu'elle
s'achète, c'est du pain. Pas de café, bien en-
tendu. Quand Jeanne se sollicite, — car le
café soutient, et elle a bout de forces, — il faut
qu'elle le paye, non s'element pour elle, mais
pour les autres apprenties, et pour sa pa-
tronne.

Mme Birodux doit voir Jeanne, Jeanne
est donc vêtue à peine. Sa robe misérable est
pour jours pleins de trous; Jeanne travail
sans relâche pour la patronne, n'a pas le
temps de se racomoler.

Elle couche dans un cabinet noir. Un petit
lit de fer tourné par les parents, la patronne
a mis un matelas horriblement dur. Mais
qu'est-ce que ça fait que Jeanne soit mal
conchée? Elle a si peu de temps à dormir! Elle
se blanchit elle-même, comme elle peut,
quand elle peut.

Quand au chauffage... n'insistons pas. Tout
cela est épouvantable. Ce ne semblerait rien, —
sans les mauvais traitements. Tous les jours,
pour un oui, un non, Jeanne empoche cinq ou

six baffes : une gifle par-ci, une gifle par-là.
Lorsque, vers neuf heures du soir, abrupte,
ou-intée, elle s'endort sur a besogne, une
bonne claque la réveille. Tous les trois ou
quatre jours, une volée en règle; Mme Birodux
lui tombe dessus à corps de pied, lui
arrache des poignées de cheveux. Un jour
Jeanne avait la figure pleine de blous; un
fournisseur, indigné, parait de prévenir le
commissaire; Jeanne la prié de n'en rien
faire, crainte d'être assommée. — Une autre
fois sa patronne lui a lancé une paire de ci-
seaux qui lui est entrée dans la nuque en pro-
fondément. Il a fallu cependant que Jeanne con-
tinuât de travailler avec sa monette blessée
et tuméfiée.

Jeanne, du reste, n'est point le pâtra
privilegié de Mme Birodux; la mère traite de
même toutes ses apprenties.

Les petites n'osent se plaindre. Quand leurs
parents viennent les voir, Mme Birodux —
très-enjoie, les chouchoute si bien, que si elles
se plaignent, on ne les croirait pas.

Une fois, pourtant, sur les dénégations
des voisines, Mme Birodux faillit être in-
certaine. Mais elle prit à ses apprenties de
leur donner à chacune « une belle robe », si
elles ne disaient rien. Séduits s, les fillettes
obéirent, et Mme Birodux en fut quitte
pour la peur.

Il va sans dire que, l'ouvrage assés, il ne fut
plus question de « belles robes ».

Quand la patronne est bien lunée, s's ap-
prenties souffrent moralement de sa bonne
humour, comme d'ordinaire physiquement de
sa mauvaise. Elle leur chante des chansons
obsécres, narre d's histoires orduères. Bref,
elle échoue ses apprenties, les roue de coups
et les corrompt.

Jeanne en a pour cinq ans de cette exis-
tence infernale. Au bout de ce temps — si
elle n'est pas morte à la peine ou ne s'est pas
enfuite, à bout de patience pour presque fata-
lement tomber dans l'habitude de la prostitu-
tion — elle sera ouvrière, c'est-à-dire pourra
en travaillant outre mesure, gagner 2 à
3 francs par jour...

Par conséquent, si personne ne lui vient en
aide et si elle ne trouve tout de suite quelq'un
qui l'épouse, elle sera obligée de prendre un
amant, non par amour, mais pour vivre.

Louis de Gramont.

VENGEANCES DE FEMMES

Il est à remarquer, et les gens qui sont
à la poursuite du fait-divers ont dû le
faire comme moi, il est à remarquer dis-
je que les vengeances féminines devien-
nent de jour en jour plus fréquentes.
Après le vitriol, le revolver. Les gens
qui lisent les petits drames du hasard et
les étudiants à travers la banale chroni-
que du Paris qui roule, se sont certaine-
ment aperçus de cela. Il y a tout un en-
seignement au fond de cette remarque. Je
ne m'amuserai certes pas à aller cher-
cher, car je perdrais mon temps; d'au-
tres le feront s'ils le jugent convenable.
Ce n'est pas une statistique que j'ai faite.
J'ignore combien de femmes ont tué
leurs amants depuis l'an dernier et s'il
s'est fait une plus grande consommation
d'acide du désespoir, je note une histoire
en passant, et j'écris mes impressions
dans la marge.

Donc, la rue Cadet a eu son drame,
l'autre jour. Il est à classer à l'article
vendetta. La vendetta parisienne c'est
drôle. Eh! qui sait si le ressentiment qui
germe dans un cœur féminin n'éclatera
plus terriblement que celui du Corse
implacable. Qui sait s'il n'y aura pas plus
de cruauté, plus de trahison, plus de
raffinement dans l'accomplissement du
châtiment imposé? La femme est, lors-
qu'elle le veut la plus terrible des ti-
gresses. Malheur à qui vient troubler
son indolente rêverie. Ses coups de grif-
fes sont terribles. On en meurt.

Il y a depuis quelque cinq ans, une
jolie collection d'exploits féminins. Iné-
flectable déesse qui trituré nos coeurs, la
femme s'est las ée d'être parfois punie
de sa férocité, en demeurant la vaincue
de la lutte.

Elle s'est révoltée contre le hasard qui
la frappait de ci-delà. Faite pour domi-
ner, elle a voulu dominer jusqu'au bout,
et lorsqu'elle s'est vue atteinte, elle s'est
vengée. On a commencé par le vitriol qui
brûle impitoyablement, aveugle et défig-
ure horriblement. Une autre a jeté du
poivre sous le porche d'une église. Après
Marie Bière bien d'autres sont venues.
D'aucunes ont gardé très-longtemps leur
haine au four de leur âme. Comme des
chattes subtiles, elles ont rampé; se sont
blotties, ont attendu l'heure propice.
Puis, terribles, l'œil en feu elles ont bondi.
Et nous avons eu la Vendetta parisienne.

Le poison c'était bon au temps des che-
veux triomphants, des redingottes col-
lantes et du romantisme. Le dernier sou-
venir des folles de Borgia s'en est allé
avec 1830 et ses pauvres rôves dispersés.
On a perdu l'amour du poison. Les jeu-
nes filles trompées semblent ignorer
qu'il existe chez les pharmaciens une
foule de drogues dont un molécule les
foudroierait instantanément en les gué-

riissant à tout jamais du mal de mélanco-
lie. On a crié : Guerre aux lâches subor-
neurs! Et toutes les pauvrettes dont on
avait mis la candeur à profit et dont on
avait abusé sont devenues de véritables
liennes. Avec des menaces et des imprécations
plein la gorge, elles ont défendu
leurs petits avant la lettre.

Les amantes délaissées se sont jetées
sur celles qui leur succédaient maitres-
ses ou femmes légitimes. Et les folles
corrosives ont craché leur venin sur
les gazes blanches et les fleurs d'oran-
ger des nouvelles mariées.

Jadis, les jeunes filles trompées se lais-
saient aller au désespoir; les femmes aban-
données devenaient moroses et s'enfer-
maient dans leur triple tristesse. On dé-
fendait les moindres issues avec de la
craute et du papier et très-gentiment on
mourait dans son lit devant un réchaud
qui restait là comme un témoignage-
autel sur lequel on avait sacrifié son âme.
Aujourd'hui cette mode est défunte. Il
serait de très-mauvais goût de s'as-
phyxier, et voilà pourquoi l'on jette du
vitriol, pourquoi l'on ne pourra bientôt
plus faire un mariage sans déployer un
escadron de cuirassiers aux abords de
la mairie ou de l'église, de crainte que
quelque abandonnée ne vienne sous un
portail tuer la nouvelle mariée pour se
venger de celui qui l'épouse!

Mais revenons à la rue Cadet. — L'hé-
roïne du drame d'hier est une toute
jeune fille. Dix-neuf ans à peine; jolie
très-intelligente et ne manquant pas
d'une certaine coquetterie. Elle est née
dans le fond de l'Aveyron, dans je ne
sais plus quel et commune ignorée. Sort
commun à tant d'autres, on l'envoya à
Paris. Elle fut servante. Paris a tant d'ap-
pât qui trouve toujours une petite
place pour les jolies rustaudes que lui
envoie la campagne naïve. Marie Féral
devint donc bonne. Très accorte, très pro-
pre, elle ne tarda pas à être remar-
quée par un nommé Courtois, le Vatel
d'un restaurant sis dans la maison qu'elle
habitait. Les premiers coiffades échan-
gées, on échangea de menus propos, puis
des aveux. Il lui dit qu'il l'aimait, elle le
crut et l'aima très-vivement.

Leur intimité devint bientôt telle que
la jeune fille dut abandonner sa place.
Elle devint alors véritablement la maî-
tresse du cuisinier. Tout allait pour
le mieux et jamais nous n'aurions appris
l'aventure, si le nommé Courtois ne s'é-
tait avisé d'avoir des remords. D'une pré-
cédente maitresse, il avait eu un enfant.
Il alla le revoir, pour ne pas abandonner
celle qui avait eu un enfant, il abandonna
celle qui allait en avoir un. Il devint
moins assidu puis disparut tout à fait. La
petite Féral se fâcha.

C'est en vain qu'il voulut arranger l'af-
faire en lui proposant une pension. Elle
ne voulut rien entendre. Il fallait un père
à son fils ou l'on verrait. Deux fois elle
revint à la charge sans succès. L'autre
jour, elle s'est présentée, l'œil en feu.
Courtois au milieu des biftecks et des
entrecôtes, délayait une blanquette. Elle
renouela sa demande, et comme il ré-
pondait encore non, elle lui tira deux
coups de revolver à bout portant. Le
pauvre diable s'affaissa d'une pièce, tan-
dis que son arme fumant à la main, sa
maitresse sortait tranquillement avec le
visage calme que donne le sentiment de
la justice faite.

Nous sommes ici en présence d'un cas
particulier : Courtois devait-il abandon-
ner l'enfant de cinq ans et sa mère ou de
laisser celui qui n'était pas encore né.
La situation est des plus délicates. Dans
toute autre circonstance l'homme aban-
donnant la femme qu'il a séduite est cou-
pable. Et je comprends très-bien la fu-
reur de cette femme.

Elle a servi de hochet durant un cer-
tain temps, et tout d'un coup parée
qu'on est fatiguée d'elle, on la renvoie,
elle son honneur détant et sa progéni-
ture possible. Je comprends même que
cette femme se venge après quelques
somnations, puisque nos lois sont im-
passantes à améliorer la position de
celles qui tombent dans cette situation,
puisqu'on peut séduire impunément tou-
tes les femmes qu'on rencontre en les
éblouissant d'un horizon de promesses
éclatantes, elles se font justice, elles-
mêmes.

Je sais bien qu'il arrive fréquemment
qu'un lieu d'être séduite la femme est
elle-même la séductrice. Je ne veux pas
présenter la femme comme une impecc-
cable et l'offensive colombe, mais là
n'est pas le cas; cette enfant cette pay-
sane, n'arrive pas à Paris pour fasciner
les mâles qui s'y trouvent. Je ne veux
pas défendre la femme. Je prends sim-

